

RAYMOND PENBLANC

L'AMOUREUSE EN SECRET

ROMAN



Æthalidès

Un lit, très loin, sait-elle, patiente et tremble dans l'exil des draps odorants,
comme un lac de montagne qui ne sera jamais abandonné.

René Char, « L'Amoureuse en secret »

Votre père est parti parce qu'il avait le sentiment d'avoir tout perdu, alors que votre mère est restée. Elle n'était pas du genre à renoncer, ça n'est pas à vous que j'apprendrai cela. Il y avait les fleurs, il y avait les pierres, ces drôles de pierres avec leurs drôles de figures. Elle cultivait les unes et façonnait les autres. Lui n'était pas de ce bord-là. La terre, disait-il, c'est de la boue, c'est pour les pieds, pas pour les mains. Cependant il disait aussi que s'il quittait le domaine, il mourrait à moitié, et même en entier, et c'est ce qui s'est produit. Les circonstances de sa mort ne m'ont pas été précisées, je ne sais rien de plus que ce que votre mère a bien voulu m'en rapporter. Et ce que j'en ai appris tient en trois mots. *Il a passé.* C'est ce qu'on dit toujours dans ces cas-là, et ça nous fait une belle jambe. Aujourd'hui, j'aimerais pouvoir vous aider à vous réconcilier avec ces deux moitiés éternellement divisées, à défaut de pouvoir les réconcilier entre elles, et ne pas vous laisser dans cet embarras, devant ce dilemme. Vous aviez toujours été à cheval entre père et mère, vous hésitez entre deux chaises, à force on finit par n'en occuper aucune et par rester debout, ou par se coucher par terre.

Eux-mêmes n'avaient jamais été fixés à votre sujet. Et ça, je l'ai compris dès mon arrivée, au point que l'une de mes premières questions, après m'être demandée à quel hasard vous deviez d'avoir échoué ici, fut d'essayer de déterminer avec un maximum de précision ce que chacun avait l'intention de faire de vous, comme ce que chacun attendait exactement de moi. Mais parce que tous

deux changeaient sans cesse et qu'ils se faisaient constamment la guerre, je comprenais de moins en moins. Tantôt l'un parlait de vous comme d'un garçon, tantôt l'autre évoquait une fille. Je crois que votre père lui-même se sentait perdu, que c'était votre mère qui aimait semer le trouble. Une mère souhaite en général avoir des enfants des deux sexes, et comme la vôtre avait décidé de s'arrêter à vous, vous deveniez tantôt l'un et tantôt l'autre au gré de ses lubies, ce qu'apparemment vous ne supportiez pas trop mal. Ses « drôles de pierres avec leurs drôles de figures » la prédisposaient assez à ce genre de méprise. On se demandait toujours à quel règne attribuer ces sculptures, humain ou animal, et à l'intérieur de chacun on ne savait plus si elles relevaient encore du monde réel ou de celui du rêve. Quand on possède plusieurs yeux, plusieurs bouches, plusieurs jambes et plusieurs bras, quand on compte plusieurs corps, c'est qu'on possède plusieurs vies et qu'on n'est pas très réel. Je vous ai vue œuvrer à ses côtés, ce à quoi votre père ne se risquait jamais, je vous ai vue à plat ventre ou quatre pattes assemblant avec elle les multiples organes de ces étranges créatures, et j'en ai déduit que non seulement vous aviez cessé d'en avoir peur, mais que vous aviez fini par aimer cela. Vous aussi vous étiez un petit monstre, et parce que vous l'ignoriez vous l'acceptiez. Accroupie auprès de votre mère, vous pétrissiez le mastic qui servirait à souder les différents éléments de ses compositions, galets plats ou ronds, petites pierres grossièrement taillées, sable, gravier, coquilles d'escargots, matières plastiques, morceaux de ferraille, éclats de verre, bouts de ficelle, brindilles, écorces, papiers chiffonnés, tissus, mèches de cheveux, bouchons, capsules, feuilles, pétales, herbes, mousses, bref tout ce qui vous tombait sous la main et qu'elle vous demandait d'aller chercher, que vous agenciez avec elle et pour elle, quand elle ne vous envoyait pas balader parce que vous étiez revenue bredouille, ou que vous aviez rencontré vos limites, ou qu'elle avait ses nerfs, ce qui lui arrivait souvent.

Votre père était de l'autre bord, du bord qui penche, du bord qui tombe. On se doutait qu'il ne composait pas entièrement la musique qu'il créait, qu'il y incorporait des enregistrements pris sur le vif. Une oreille attentive y eût reconnu au passage le merle et la fauvette des jardins, l'alouette lulu et le choucas des tours, la grive musicienne et le rossignol, elle y eût repéré le loriot et la huppe, le coucou et le pinson des bois, quelquefois même le colibri ou quelque oiseau des îles. Je n'ai pas compris tout de suite, j'ai même mis du temps à réaliser que votre mère et votre père avaient des pratiques artistiques radicalement opposées, alors que pour moi, musique, peinture, sculpture, pour ne citer que ces trois exemples, étaient des cousines germaines, peut-être même des sœurs. Car, tandis que votre mère travaillait à produire un hybride dont chaque élément continuait à être perçu distinctement dans un assemblage volontiers discordant, ce que votre père jouait sur ses flûtes finissait par se fondre en une seule ligne mélodique, peut-être même en un seul son, unique, définitif. Croyez-moi, c'est le genre de son qui tue, un son bien réel et tout à fait audible, pas du tout infra ou ultra son. C'est probablement ce qui l'aura tué, ou qui aura contribué à le tuer, ce dont votre mère s'était toujours méfiée et qu'elle vous avait appris à éviter. Mais sauf à se boucher les oreilles, on ne pouvait espérer éviter ce que votre père interprétait sur la terrasse (quand votre mère n'était pas là), ou à l'intérieur du salon de musique, comme il l'appelait (quand elle était là), on ne pouvait l'ignorer non plus. Je vous ai entendue fredonner, et même siffloter certains fragments que votre père créait. Jamais en présence de votre mère cependant, elle ne vous l'aurait jamais pardonné. Cette musique, disait-elle, quand par exception elle lui concédait cette appellation, était d'une infinie tristesse, sous-entendu bête à pleurer. Que préféreriez-vous ? Le travail des doigts ou le plaisir de l'oreille ? Sournement, votre mère vous annexait à elle. Mais le plus souvent elle vous bousculait. Son projet était clair. Avec elle vous vous reconnaissiez garçon, avec votre père vous restiez fille.

L'amour se fait aussi à distance. Il suffit que depuis le ventre de l'homme sa trompe télescopique se déroule jusqu'au petit réceptacle délicat de la femme pour que s'opère le miracle, sans attenter à la pudeur de l'une ni remettre en cause la virilité de l'autre. C'est dire si on a dû prendre des pincettes pour vous engendrer, des gants de soie pour vous arracher à la gangue matricielle, avant de vous taper dans le dos et de vous souffler dans les bronches afin de vous rendre présentable. Mara s'étant détournée assez vite de vous, c'est moi qu'on appela à la rescousse. Comment ne pas se sentir mère face à ce petit paquet de chair pantelante ? Tout de suite on me laissa vous bercer, vous dorloter, vous transporter d'un nid de verdure ombragé à un coin de terrasse ensoleillé, sans voir que l'attendrissement inquiet dont je vous entourais vous invitait à une seconde naissance, moins violente, moins périlleuse que la première, dont je me figurais que je tenais tous les rôles, mère porteuse et père nourricier, bonne (et parfois mauvaise) fée penchée sur votre berceau. Votre mère, pas plus que votre père, ne supportant de vous tenir dans leurs bras au-delà des trois minutes réglementaires, je devenais l'unique recours, auquel on allait prendre l'habitude de s'adresser, bien avant que la situation le rende nécessaire, comme un médicament qu'on choisit de s'administrer avant d'avoir mal. En retour, je me jurai de vous façonner. Non seulement je vous dérobaux à eux, mais je vous ôtais toute frayeur, et dans la chaleur de mon souffle je nous préparais à nous envoler. Des oiseaux, votre père n'avait retenu que le chant, négligeant les ailes et l'éther glacé où je rêvais de vous emporter. À défaut de pouvoir le faire, je vous jetais en l'air de plus en plus haut. En riant aux éclats, vous me pressiez de recommencer. Vous ne vouliez jamais que ça s'arrête. Il l'a bien fallu pourtant, et ce jour-là, qui devait être celui de vos trois ans, après vous avoir jetée plus haut que d'habitude, j'avais renoncé à vous rattraper et vous aviez échoué au milieu du bassin. Dans le désordre qui avait suivi vous aviez cru que je me trouvais

là par hasard et que je surgissais du rideau de bambous pour me porter à votre secours, ce que je me gardai bien de démentir. J'aurais pu vous tuer, je vous redonnais naissance. La gerbe d'eau qui venait de saluer votre chute nous avait effacées de votre mémoire, et dans cet éclatement de l'espace et du temps toute apparition ne pouvait être que divine. Vous ne l'avez sûrement pas oublié. Personne ne se verra reflété comme moi dans les yeux d'un enfant, aucune mère ni aucun père, tant j'avais l'impression de vous inventer en même temps que vous m'inventiez. Vous m'aviez ouvert en grand les bras, vous ne le faisiez jamais, et c'était toujours moi qui vous prenais.

Comment m'appeliez-vous déjà? Car il me fallait un nom, un nom attribué par vous, brillant comme le soleil, caressant comme un clair de lune. C'est ce que je m'efforçais de vous suggérer, et que nous avons fini par trouver toutes les deux. Ce jour-là je portais du marron et du rouge, pantalon marron et pull-over rouge, dont nous avons fait « Marouge », un nom à la fois proche et différent de celui de votre mère, et cette fois chacune s'y était mise, car après vous avoir donné le coup de pouce en vous désignant successivement mes deux couleurs et vous avoir suggéré qu'à partir de là on allait pouvoir se fabriquer un nom et me baptiser avec, il fallait encore que vous l'agréiez. Ce nom allait devenir un secret entre nous. Pas plus à votre mère qu'à votre père vous ne devriez le divulguer. Pour eux je portais déjà une étiquette à laquelle il était impossible de les faire renoncer. De toute façon nous nous mêlions le moins possible de leurs affaires, dont j'avais pour mission de vous éloigner, et ça n'est que plus tard que votre mère vous accepterait à ses côtés, pour des tâches précises et limitées décrétées par elle, de même que votre père vous accueillerait dans son salon de musique, à condition d'écouter sagement et sans bouger, sans poser aucune question, ce qui ne tarderait pas à vous lasser. Au moins avec moi vous ne vous ennuyiez jamais, et pourtant je ne me souciais nullement de vous distraire. Je vous regardais jouer avec ces objets épars que vous préleviez

un peu partout, dont certains provenaient de la cuisine, assiettes, casseroles, grandes et petites cuillers, d'autres de la salle de bains, peigne, gobelet, brosse à dents, d'autres encore du dehors, petits cailloux mordorés et petits bouts de bois, que vous agenciez comme vous le voyiez faire par votre mère, quoique différemment, les petits bouts de bois au fond du gobelet, les cailloux dans la casserole, car il s'agissait d'abord de se cuisiner un grand festin. On cherche toujours à occuper les enfants en leur proposant des activités de leur âge qui leur éviteront d'aller fouiner dans les secrets des parents. Étiez-vous une enfant désirée ? Étiez-vous une enfant d'ailleurs, vraiment une enfant ? C'est la question qu'on ne pouvait s'empêcher de se poser en vous découvrant. J'apprendrais bientôt que vous étiez un accident de parcours auquel il fallait éviter d'accorder un statut d'enfant unique. À condition de circonscrire son périmètre d'action et d'en confier la surveillance à quelqu'un de confiance et de discret, on pouvait envisager sereinement une coexistence durable. Et tant pis si la petite cellule que vous constituiez passait de trois unités à quatre, les dernières arrivées cesseraient d'être perçues comme surnuméraires dès lors qu'on les aurait habituées à exister ensemble.

Votre père n'était autorisé à ouvrir la fenêtre du salon de musique que certains jours et à certaines heures. Être cernée de chants d'oiseaux ne cessait d'être un problème pour votre mère que lorsqu'elle s'activait d'arrache-pied autour d'une sculpture, devenant profondément sourde, hormis aux jacasseries des pies, dont elle s'empressait de combattre l'intrusion en tapant dans ses mains avec une fureur guerrière. C'était de les lui faire entendre à la flûte qui l'incommodait, qu'elle recevait chaque fois comme une brûlante coulée de lave. Et pourtant, dans cette irritation qui deviendrait de la détestation plus tard, il perçait parfois une pointe d'inquiétude et de jalousie. De cette inquiétude, de cette jalousie, Papageno, comme elle l'appelait, ne se montrait pas non plus exempt, même si la plupart des sculptures, visibles depuis la fenêtre du salon de

musique, avaient quelque chose de monstrueux et de comique dont il estimait ses oiseaux à mille lieues, oiseaux féériques, oiseaux du paradis que Mara aurait été bien inspirée de prendre pour modèles quand elle fixait à ses énormes galets de petites barres de métal censées représenter des ailes. Une nuit, il en avait brisé une, parce que sous son immobilité factice il lui avait semblé qu'elle remuait tout doucement en s'approchant de la fenêtre. C'était une sorte de poulpe géant doté de tentacules caoutchouteux soudés au corps et répartis en éventail autour d'une large fente buccale et d'un gros ventre proéminent et dur. Votre mère ne se vengea pas sur-le-champ. Non parce qu'elle croyait qu'il s'agissait de vous, qui n'aviez à l'époque que quatre ou cinq ans, ou de moi, dont ça n'était évidemment pas le genre de plaisanterie, mais tout simplement parce que le dispositif mis en place nécessita plusieurs jours de préparation. Deux minuscules haut-parleurs fixés aux branches des deux acacias, reliés à une source sonore dissimulée au cœur d'une figurine de ferraille et de bois émettant des bruits de chasse, coups de feu et aboiements furieux de chiens courants. Pendant plusieurs jours votre père et votre mère s'abstinrent de se croiser. Pendant plusieurs jours on n'entendit ni les flûtes, car votre père en utilisait plusieurs, ni les enregistrements sonores de la cinquantaine d'oiseaux dont son oreille se délectait, et la fenêtre, comme la porte du salon de musique demeurèrent hermétiquement closes, d'où votre père ne sortait plus, se couchant à même le sol, se nourrissant de son dépit, de sa colère, de son envie de fuir et de mourir. Puis il finit par retrouver ce grand apaisement que permet la musique, et on entendit de nouveau sonner les flûtes. Mais sans avoir besoin de prêter longtemps l'oreille, on s'accorda à leur trouver un rythme plus vif, presque haletant, de course éperdue, de course en plein ciel, comme si les chasseurs se cachaient toujours là.

Personne ne m'a demandé si j'aimais la flûte, ni la musique en général, ni le jardin, ni les fleurs, ni les créatures de Mara, ni les

L'AUTEUR

Raymond Penblanc est tombé dans une bouteille d'encre quand il avait huit ans. Encre violette des enfants sages qui ne deviennent pas forcément des adultes soumis. Apprécie les formes mixtes. Aime marier prose narrative et poésie. Fait dans le court (parfois très court) comme dans le long (jamais très long). Utilise volontiers le gueuloir.

BIBLIOGRAPHIE :

Aux éditions Lunatique

Œil-de-lynx, histoire courte, 2014

Bref séjour chez les morts, récit, 2014

Prête-moi ta plume, roman, 2015

L'Égyptienne, histoire courte, 2016

Les noces d'or, histoire courte, 2016

Le petit garçon qui voulait son histoire (illustrations Hugues Breton), album jeunesse, 2016

L'ange gardien, roman, 2017

Somerland, roman, 2019

Comme un mendiant sur les quais de marbre, roman, 2025

Aux éditions Le Réalgar

Les trois jours du chat, récit, 2019

Lettre ouverte à celle qui viendra à son heure sans qu'il soit besoin de la sonner, 2019

Une ronde de nuit, roman, 2020

L'éternel figurant, douze histoires courtes, 2022

Noces de givre, roman, 2024

Chez Christophe Lucquin

Phénix, roman, 2015

Aux Presses de la Renaissance

L'Âge de pierre, roman, 1990

La main du diable, roman, 1991

Miroir des aigles, roman, 1993

Au Nouvel Attila

Général Instin, anthologie (ouvrage collectif), 2015

LA PLAYLIST DU LIVRE

La B.O. de ce livre est disponible à l'écoute sur la playlist de l'éditeur :

